

Notes de Lecture : Le détail du monde, l'art perdu de la description de la nature de Romain Bertrand (Editions UH du Seuil)

Tassanee Alleau

▶ **To cite this version:**

Tassanee Alleau. Notes de Lecture : Le détail du monde, l'art perdu de la description de la nature de Romain Bertrand (Editions UH du Seuil). 2020. hal-02616836

HAL Id: hal-02616836
https://hal.science/hal-02616836

Submitted on 30 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de lecture – originellement posté sur le Carnet hypothèses.org Histoires Naturelles

Notes de Lecture : Le détail du monde, l'art perdu de la description de la nature de Romain Bertrand (Editions UH du Seuil)

De Tassanee Alleau, doctorante au Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours

"Les mots nous manquent pour dire le plus banal des paysages", nous rappelle la quatrième de couverture. Et qu'est-ce qu'un paysage ? Romain Bertrand brosse le portrait en détail d'un regard sur le monde : celui des naturalistes entre XVIII^{e} siècle et XIX^{e} siècle et jusqu'au début du XX^{e} siècle. Il tisse des parallèles entre littérature et sciences naturelles, poésie, botanique et zoologie. Partant des vers de Jean Tardieu[1], il exprime sa volonté d'écrire "à la manière de l'historien", "en quête de cette langue perdue" pour "renseigner la chronique de son oubli"[2].

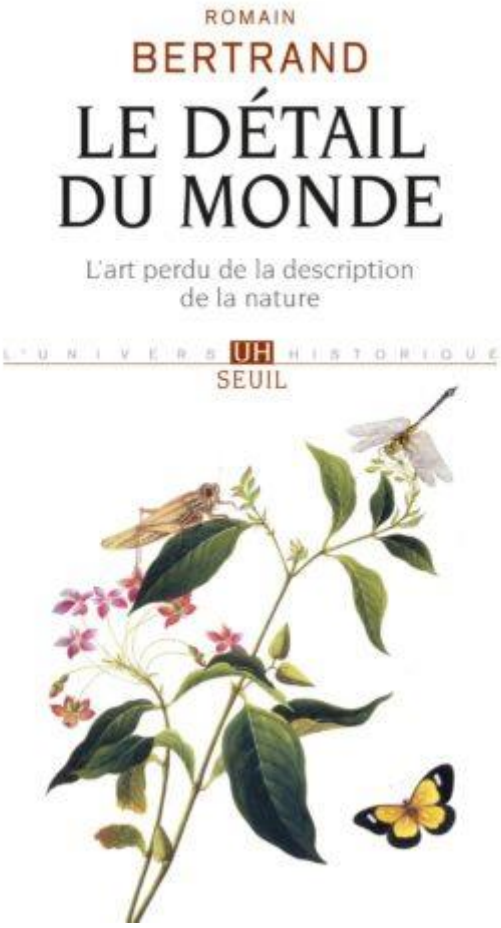


Figure 1 Couverture du livre, paru au Seuil (UH)

Dans le premier chapitre, il évoque **"la vie rêvée des coléoptères" :** ce qui s'avère être une ironie, tant leur sort est cruel entre les mains des plus grands noms pratiquant l'entomologie. D'Alfred Russel Wallace, en passant par Charles Darwin, le coléoptère est tout juste bon à être

capturé[3]. S'attaquant à leur parcours intellectuel, académique et scientifique, Romain Bertrand n'oublie pas de préciser la passion de C. Darwin pour la chasse, et celle de A. R. Wallace pour un savoir-faire proche de la thanatopraxie, afin de redonner l'apparence de la vie à des insectes morts. Ainsi l'historien décrit-il un monde fait d'ébouillantage, d'énucléation, d'éviscération et d'empalement, où la taxidermie devient le passe-temps du naturaliste plus proche du "tortionnaire" que du protecteur [4]. Cette **manie de la collecte,** se développe pour toutes les espèces, et n'échappe pas cependant aux querelles philosophiques et théoriques entre les partisans de la "Création parfaite, opérée de façon définitive par Dieu" (par exemple : Linné, ou le courant "hutchinsoniste" de la physique théologique) et les partisans de la non-fixité des espèces et de l'esquisse d'une théorie de l'évolution (par exemple : Buffon)[5]. De ce problème épistémologique qu'est le développement de la "théologie naturelle", Romain Bertrand rappelle qu'il en découle un certain "ordonnancement des êtres" selon deux principes : analogie (par similitudes de conformation) et affinité (par logique de symbiose ou d'interdépendance)[6]. Ces deux principes soulignent à quel point les adeptes de ces théories traitaient la nature sous un **angle anthropocentriste radical** et selon une lecture biblique scrupuleuse, où l'homme "se situe au sommet de la chaîne des êtres"[7].

C'est dans cette vision de la nature à partir de la chaîne des êtres que je constate la **ressemblance entre le XVI^e^ siècle et le monde contemporain**, et aussi entre le naturaliste humaniste de la Renaissance (souvent un mélange de prêtre, médecin, botaniste, théologien, etc.) et celui de Romain Bertrand au XIX^e^ siècle. Il ajoute que le naturaliste doit développer toutes sortes de "connaissances spéciales" et de "savoirs techniques particuliers" : il doit être tour à tour "géologue, chimiste, historien, botaniste, physicien, zoologue, paléontologue, météorologue, astronome, etc"[8].

Romain Bertrand se penche sur **les mots et les problématiques de la réalité/du réel**. Il invoque Chateaubriand, Coleridge, Shelley, Wordsworth : autant d'auteurs chez qui la nature (la Nature) est pleine de mystères, de beauté romantique mais où la nature se travestit d'émotions criardes, de sentiments et d'affects. Et d'ailleurs, il décrit le "malheur du naturaliste" qu'est celui de manquer de mots justes qui dénaturent. La justesse, il s'accorde à l'expliquer comme quelque chose qui ne viendrait ni ternir ni embellir "à outrance" les "réalités naturelles"[9]. S'emparant de ce sujet, il suggère plusieurs points de vue : celui de Goethe, pour qui le monde est lui-même sa seule vérité tandis que chez Humboldt, deux savants peuvent avoir deux idées différentes d'une montagne, "infléchies par leurs états émotionnels respectifs" tant qu'ils utilisent le même instrument de mesure (l'altitude par exemple). Tout est affaire de perception et de mesure : "le réel, c'est ce qui reste après deux regards"[10]. Et, quelques lignes plus tard il dit si justement "Le regard doit choisir, qui ne peut embrasser *en même temps* la plante et le panorama"[11].

Peu à peu, d'autres théories viennent abreuver les naturalistes. Toujours chez Goethe, on trouve l'idée de la **"philosophie de la Nature"** (*Naturphilosophie* en allemand), où la conscience individuelle et l'âme du monde ne font qu'une, et où la nature est "cette chose totale, unique et éternelle, toujours changeante, toujours constante"[12]. Il s'interroge sur un modèle originel à

toutes choses. Certains “disciples” de ce courant philosophique tombent dans l’animisme : confiant une âme à tous les objets de la nature.

S’ensuit une brève remise en cause des critiques qui ont été faites contre les naturalistes et par lesquelles les historiens ont fait paraître ces scientifiques comme “racistes”. Romain Bertrand y oppose un tout autre point de vue : celui du naturaliste qui considère tous les objets de la nature sur un même piédestal, c’est-à-dire qu’un caillou, un animal, une plante, un indigène ou un “homme blanc d’Occident” sont étudiés de façon identique. Il avoue finalement que ce genre de réflexions a grandement participé à l’élaboration des théories racistes.

A travers le reste de l’ouvrage, et après avoir décrit **les excès de domination, et les “massacres”** d’un Albert Ier de Monaco, d’un Darwin éperdu de chasse, l’historien s’attache à traduire une certaine lecture de la célèbre “sélection naturelle” en modèle de “lutte pour l’existence” au XX^{e} siècle, puis il divague poétiquement sur le bleu de la mer, la beauté des coquillages et leur indescriptible beauté selon Paul Valéry ou Francis Ponge. Les mots n’ont pas tous les pouvoirs et ne peuvent décrire toutes les formes de la nature. Certains vont jusqu’à ne pas vouloir décrire, d’autres s’évertuent à penser qu’il faut penser la nature sans les mots, et puis il y a ceux qui décrivent l’échec, le vide, l’absurdité jusque dans le détail du monde (Camus, Sartre).

S’ensuit un long chapitre sur Ernst Haeckle, séduit par la pensée de Humboldt, converti à un “tout cohérent” dans le monde, qui fut le premier à parler **d’écologie** et à déclarer la guerre aux préjugés des hommes. C’est dans son ouvrage *Formes artistiques de la Nature* qu’il élabore une théorie artistique que lui inspirent les êtres cellulaires, les coquilles. Sans le savoir, peut-être, il devient la source de références des architectes et des peintres du XX^{e} siècle (dans le mouvement artistique de l’art nouveau qui imite le vivant et ses structures organiques) et il devient par le même temps, la risée des scientifiques. Il donne pourtant à **voir l’invisible** : l’”âme cellulaire” et l’”âme du monde”. Les formes microscopiques qu’il illustre serviront à d’autres comme pour le photographe Karl Blossfeld, qui dénature les végétaux, les coupe, les tue, pour donner une vision “objectifiée” de la nature, tel qu’on a pu la voir dans les **natures mortes.**

Dans les cheminements de sa pensée, Romain Bertrand évoque **la lutte contre l’anthropomorphisme et la domination de l’homme sur la nature** chez Francis Ponge ou Paul Valéry par exemple. C’est pourtant la voie qu’empruntent toutes sortes de gens : naturalistes, politiques, penseurs, intellectuels… Quand Sartre et Camus décrivent la laideur du monde et la non-utilité de rapporter sans cesse la nature à une signification au-delà de ce qui est, d’autres essayent d’en signifier la présence et la beauté, en surface comme en profondeur.

Dans le dernier chapitre, bien plus “violent” encore, l’historien nous parle d’oiseaux et de sociologie. Des *birdwatchers* aux ornithologues, la description des oiseaux s’accompagne d’une “infinie tendresse” (p.175). Et pourtant… Les études des groupes aviaires s’organisent autour d’études de leur environnement, bien souvent dégradé ; et de leur comportement, les

oiseaux étant bien souvent traités en groupe plutôt qu'individuellement. Malgré tout, on y croise le rejet de la théologie naturelle, et la vision plus pragmatique d'un "monde des oiseaux" sans la vision anthropomorphique. On va de Tom Harrisson à Eliot Howard en passant par Konrad Lorenz sans oublier Audubon, pionnier du mouvement environnementaliste américain dont les techniques sont assez morbides, il faut bien le dire. Entre "beauté du geste et beauté du crime" (p.193), Romain Bertrand décrit la cruauté des sciences naturelles, il les dénonce en quelque sorte…

Les mots sont-ils suffisants pour décrire la nature ? Là est la grande question lorsqu'on pense à la longue liste des cadavres au nom de la science naturelle, au nom de l'histoire naturelle. Peut-on étudier les formes, effleurer, rester à la surface, décrire sur le vif et ne pas détruire, assassiner, ne pas inciser mortellement les êtres comme le dit si bien l'auteur. Peut-on ne pas intervenir et ne pas bouleverser les phénomènes naturels pour décrire le monde ? Il faut prendre soin des choses, conclut-il, une par une.

1. "Mais je veux avouer, je veux être présent, Je nomme les objets dont je suis l'habitant, Ne me refusez pas ma place dans le temps. Car si je me connais je sais ce qui me passe, Si je vois ma prison je possède ma vie, Si j'entends ma douleur je tiens ma vérité.", Jean Tardieu, 1951, cité dans *Le détail du monde*, de Romain Bertrand, p.14.
2. *op. cit.*, R. Bertrand, p.14
3. *op. cit.*, R. Bertrand, p.18
4. *op. cit.*, R. Bertrand, p.23
5. *op. cit.*, R. Bertrand, p.26
6. *op. cit.*, R. Bertrand, p.32
7. *op. cit.*, R. Bertrand, p.33
8. *op. cit.*, R. Bertrand, p.39
9. *op. cit.*, R. Bertrand, p.43
10. *op. cit.*, R. Bertrand, p.45
11. *op. cit.*, R. Bertrand, p.46
12. *op. cit.*, R. Bertrand, p.51

Citer cet article comme : Tassanee Alleau, "Lecture : Le détail du monde, l'art perdu de la description de la nature de Romain Bertrand (Editions UH du Seuil)," in *Histoires naturelles*, 03/04/2020, https://histoiresnat.hypotheses.org/131.